

Renée rougit jusqu'au blanc des yeux et murmura d'une voix à peine distincte :

— Quel voyageur ? Je ne sais pas du tout de qui tu veux parler...

— Ta ! ta ! ta ! ta !... petite sournoise !... Prétends-tu me faire croire que tu l'as oublié, ce jeune voyageur au joli visage, aux cheveux bruns ondulés, aux fines moustaches, aux regards doux et tendres, qui te dévorait des yeux depuis ses fenêtres, et que nous avons rencontré deux fois par hasard, était-ce bien par hasard, hein ! Renée ! en allant à l'église ?... Toi que je croyais franche, ma chérie, vas-tu pousser la duplicité jusqu'à me dire que tu ne te souviens pas de lui ?...

Renée devint de plus en plus rouge.

— Mais, balbutia-t-elle, je t'assure...

— Je t'assure, moi, que tu penses encore à ce charmant jeune homme, car il est charmant, je l'avoue, interrompit Pauline. Depuis une quinzaine de jours qu'il a quitté l'hôtel tu as pensé à lui plus d'une fois, et s'il s'agissait de le regarder, tu mettrais volontiers à la fenêtre ton nez mignon.

La blonde enfant poussa un long soupir, ne répondit pas et resta rêveuse.

Pauline ne se trompait pas en affirmant que Renée n'oubliait pas le voyageur inconnu dans lequel nos lecteurs ont reconnu sans aucun doute Paul Lantier, le fils du constructeur Pascal Lantier.

Le visage sympathique de Paul avait fait une impression profonde sur le cœur de la jeune fille.

Une distraction, prenant dans sa vie monotone de pensionnaire les proportions d'un événement, s'était présentée à l'improviste.

Pendant le séjour de l'étudiant en droit à « l'Hôtel de la Préfecture, » Renée avait senti se dissiper la tristesse habituelle qui l'oppressait et dont nous ne tarderons pas à connaître le motif.

L'étudiant disparut, et l'enfant se trouva replongée plus que jamais dans une atmosphère de mélancolie.

Pauline Lambert avait surpris le secret de sa compagne, mais elle ne se doutait pas que le germe d'un immense amour existait au fond de l'âme de Renée pour cet étranger dont elle ignorait le nom et qu'elle n'espérait plus revoir.

— Ah ! le voilà ! s'écria tout à coup la brune pensionnaire, toujours debout auprès de la fenêtre. Regarde...

Renée tressaillit et, pour cacher court aux pensées qui l'obsédaient, fit d'une façon presque machinale ce que lui demandait son amie.

Elle la rejoignit, et à son tour, par l'entre-bâillement des persiennes, elle fixa les yeux sur une des fenêtres grillagées de la prison.

Derrière les barreaux de cette fenêtre se montrait un homme de quarante ans environ, aux traits réguliers, à la figure pâle, rasé de près comme celle d'un comédien et offrant sur les joues des tons bleuâtres.

Une chevelure noire épaisse couronnait un front élevé. Les yeux, noirs aussi et très grands, offraient un éclat singulier. Somme toute ce visage, quoique indiscutablement beau ne manquant point de distinction, devait produire et produisait en effet une impression inquiétante.

L'homme aux cheveux noirs regardait le pensionnat. Il vit, ou plutôt il devina les deux jeunes filles derrière leur abri mobile, et il s'inclina en souriant.

— Le prisonnier nous salue... fit vivement et tout bas Pauline. Il nous sourit...

— Son sourire me donne le frisson... répondit Renée.

— Pourquoi donc ? il n'a rien que de très doux...

— Je le trouve effrayant... comme son regard...

— Je vois ses lèvres remuer... il va parler... écoute...

En effet le détenu parla :

— Vous êtes bien heureuses, mesdemoiselles... dit-il d'une voix contenue à dessein et cependant distincte. Vous avez le bien suprême... la liberté... Moi je suis prisonnier, et Dieu m'est témoin que je n'ai rien fait pour le mériter...

— Pauvre homme !... murmura Pauline, il est innocent... je le savais bien...

Une sonnerie de cloche retentit dans le pensionnat.

— Vite... vite... ferme vite ! s'écria Renée tremblante.

Pauline se hâta de clore les persiennes, puis la fenêtre, et les deux jeunes filles s'élançèrent pour rejoindre leurs compagnes qui sortaient des dortoirs et se rendaient à la prière du matin.

— Très jolies, les petites ! pensa le prisonnier en refermant à son tour la croisée de sa cellule. La vue de ces jeunes gens me donne une frigale de liberté ! Elles n'ont pas l'air farouche, la boulotte brune surtout. Si je songeais à tenter une évasion, je parie qu'elles ne refuseraient point de donner un coup de main pour aider un « pauvre innocent » persécuté par le mauvais sort !

Tandis que l'homme de la cellule prononçait mentalement les mots que nous venons de souligner, un nouveau sourire, d'une expression singulière, écartait ses lèvres et découvrait ses dents blanches et pointues comme celles d'un loup.

Une cloche résonna, appelant les détenus au préau.

Des bruits de pas se firent entendre dans les couloirs, puis des grincements de clefs. Les portes s'ouvraient. Celle de la cellule du prisonnier qui nous occupe tourna sur ses gonds. Un gardien parut.

— Léopold Lantier... — dit-il en consultant une feuille qu'il tenait à la main.

— Présent... répliqua le prisonnier.

— Apprêtez-vous...

— Pour quoi faire ? Es-ce qu'on me lâche ?

— On va vous conduire à l'instruction...

— Eh bien, là, vrai, ça n'est pas malheureux ! reprit Lantier en riant. Depuis cinq jours que je suis ici je commençais à m'ennuyer bigrement !... J'aime mieux la Centrale ! Au moins là j'ai un emploi, et je serais, à l'heure qu'il est, assis près d'un bon poêle, à tenir mes écritures de comptabilité... Savez-vous, gardien, si l'affaire passera vite aux assises ?

— Vous êtes pressé ?

— Ah ! sapristi, oui !...

— Eh bien ! prenez patience... Ça ne viendra guère avant six semaines... Il faut d'abord que l'instruction se fasse...

— Mais, tonnerre ! elle ne peut pas être longue l'instruction ! la chose est limpide comme de l'eau de roche ! Deux détenus ont tué un gardien de Clairvaux à coups de croquet à fabriquer des « escarpins de lisière... J'ai même manqué y passer, moi aussi, en défendant de mon mieux le gardien... Impossible de nier ! les témoins abondent... On aurait certes pas besoin de me faire déposer, moi.

— Le parquet a été d'un autre avis...

— Je le vois bien, puisque je suis ici...

— Ne vous en plaignez pas.

— Vous êtes bon, vous ! Sapristi si, je m'en plains ! A